Nerval et la fantaisie: à propos d'un compte rendu retrouvé des "Femmes du Caire"

Michel Brix

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/9096>

DOI : ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE[HY000] [2006] MySQL server has gone away

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2008

Pagination : 93-99

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Michel Brix, « Nerval et la fantaisie: à propos d'un compte rendu retrouvé des "Femmes du Caire" », *Studi Francesi* [En ligne], 154 (LII | I) | 2008, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 07 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/9096> ; DOI : [https://doi.org/ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE\[HY000\] \[2006\] MySQL server has gone away](https://doi.org/ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE[HY000] [2006] MySQL server has gone away)

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

*Nerval et la fantaisie:
à propos d'un compte rendu retrouvé des
"Femmes du Caire"*

On connaît plusieurs comptes rendus relatifs au *Voyage en Orient* de Nerval ou aux états antérieurs de cet ouvrage. Ainsi, Hippolyte Lucas («Le Siècle» du 10 mars 1849), Arsène Houssaye («Le Constitutionnel» du 24 avril 1849)¹ et Champfleury (dans le «Messager des théâtres et des arts», mai 1849) ont tous trois donné une recension du tome I de l'édition Sartorius de *Scènes de la vie orientale*². Pitre-Chevalier a présenté ensuite aux lecteurs du «Musée des Familles» l'édition Souverain du même ouvrage, en mars 1851. Enfin, Champfleury («La Semaine théâtrale», 1^{er} février 1852), encore, ainsi qu'Edmond Texier («L'Illustration», 27 septembre 1851) ont publié chacun un article sur l'édition définitive du *Voyage en Orient*, sortie des presses de l'éditeur Gustave Charpentier en juin 1851.

Ces références sont bien connues. En revanche, les spécialistes semblent ignorer que la publication préoriginale de *Scènes de la vie orientale*, dans la «Revue des Deux Mondes», avait également fait l'objet d'un compte rendu. La revue de François Buloz accueillit, on le sait, entre le 1^{er} mai 1846 et le 15 octobre 1847, une série de huit articles nervaliens³ sur l'Égypte et le Liban, qui allaient constituer l'essentiel de la matière des futures *Scènes de la vie orientale*. Or, le 30 septembre 1846, a paru – sur les trois articles déjà publiés à cette date (1^{er} mai, 1^{er} juillet et 15 septembre 1846) – un compte rendu signé par un certain «C. Chavigny» et publié dans «L'Écho de la littérature et des beaux-arts». Voici la teneur de cet article, qui paraît être resté jusqu'à ce jour inconnu des nervaliens et qui constitue donc le premier texte critique à avoir été consacré au futur *Voyage en Orient*:

Voyages. *Voyage au Caire*, par M. Gérard de Nerval⁴. / Chacun a ses fantaisies, surtout quand il s'agit de voyages. Les uns vont à Londres, d'autres à Saint-Petersbourg, celui-ci à Jérusalem, cet autre à La Mecque. La terre est assez grande pour offrir un endroit digne d'investigation à tous les pèlerins, plus ou moins religieux, qu'ils se prosternent devant Mahomet ou recueillent l'eau du Jourdain. L'homme indifférent, le curieux, l'artiste, le flâneur, le malade,

(1) Article reproduit, avec quelques variantes, dans «Le Moniteur universel» du 18 mai 1850 et dans «L'Artiste» du 1^{er} juin 1851.

(2) Ce tome I a paru au début de l'année 1848. La date de publication du tome II de cette édition pose un épineux problème bibliographique, qui est examiné ailleurs: voir M. BRIX, *Sur la genèse du Voyage en Orient de Nerval. Le Problème bibliographique de Scènes de la vie orientale*, «Studi francesi», anno XXXIX, fasc. II, maggio-agosto 1995, pp. 295-299, et H. MIZUNO, *Quand a paru le deuxième tome des*

"Scènes de la vie orientale" de Gérard de Nerval?, «Bulletin du bibliophile», 2007/1, pp. 151-158.

(3) Neuf en fait, si on compte la recension par Gérard de *Mahomet législateur des femmes*, ouvrage du général Michel Sokolnicki, dans la «Revue des Deux Mondes» du 1^{er} mars 1847. Le contenu de cet article passera aussi dans le *Voyage en Orient*.

(4) Le titre des trois articles est en fait: *Les Femmes du Caire. Scènes de la vie égyptienne*. À noter que la matière du troisième article n'est pas évoquée par Chavigny.

trouvent leur but de pérégrination sur cette vaste sphère où se meuvent toutes les ambitions, toutes les gloires, tous les plaisirs, tous les ennuis. – Alexandre et César, Frédéric et Napoléon, Talleyrand et Metternich, Antoine et Cléopâtre. – La jaunisse, la fièvre, le spleen. – Maintenant que nous possédons les *chemins de fer*, la locomotive nous emporte de Paris à Versailles, du Nord au Midi, de Londres à Manchester, de Bruxelles à Hambourg, de Washington à New York; l'Océan, ce dieu antique, ne sera bientôt plus qu'un rival indigne du *railway*, il adopte déjà le piston et les roues à vapeur; où irons-nous, bon Dieu? – M. Gérard *s'en va-t-en Orient*, comme MM. de Lamartine et Chateaubriand, comme Napoléon et autres grands hommes. Peste! C'est bon ton; ce voyage extra-muros est tout à fait comme il faut. – M. Gérard s'arrête au Caire et naturellement son esprit se reporte à la campagne de 1798⁵: voici la maison de Bonaparte et de Kléber, voici l'institut égypto-français⁶, – les palmiers, la mosquée au minaret gigantesque, pointu comme une aiguille: le dôme étincelant; le fleuve majestueux aux sept embouchures, au limon précieux qui féconde le sol africain, sept ans stérile, au rapport de la Bible. – M. Gérard, en flânant autour de ces ruines imposantes, devient suspect à l'autorité égyptienne. Une voisine se plaint d'avoir aperçu le binocle de M. Gérard qui la regardait en tapinois⁷. Le commissaire de l'endroit (cheikh) lui signifie de vider les lieux ou de cohabiter avec une naturelle du pays. Notre voyageur, qui a élu domicile au Caire, ne se soucie pas de déloger; «mais, ajoute-t-il, la dernière femme qu'on m'a proposée m'a gâté les autres»⁸. Que faire? – Il va trouver immédiatement son ami le consul de France; celui-ci lui conseille de se résigner et d'agir en bon musulman. – Tout autre que le collaborateur de la *Revue des Deux Mondes* aurait trouvé la chose sous la main; les marchands d'esclaves, moyennant des pièces d'or, vous livrent une femme *au choix*. M. Gérard est très difficile sur l'article. Il a lu et commenté M. de Balzac, son illustre maître, qui lui a dit de sa voix sardonique: Gérard! prends garde! Et en lisant les *scènes de la vie privée* de M. Gérard, on doit croire qu'il a le goût délicat. – Il méprise souverainement la femme pour la femme; plein d'illusion et d'entêtement, il s'est créé un type, il rêve un profil, une couleur, une forme hors desquels la plus ravissante bayadère est indigne de nouer sa cravate ou de boutonner ses gants. Notre voyageur se décide à l'enquête semi-conjugale; il entre préalablement chez un barbier qui le rase à la musulmane; c'est-à-dire qu'il lui laisse un seul brin de poil au sommet de l'occipital. «C'est dans cette charmante boutique dont les fenêtres gracieusement découpées donnent sur le Calish ou canal du Caire que je perdis ma chevelure *européenne*, dit M. de Nerval»⁹. De là, il va voir danser les *khawals*¹⁰, qu'il s'imaginerait comme des rats transfuges de la rue Lepelletier¹¹. Son binocle se dirige avec curiosité sur les formes sveltes des polkeuses; mais, hélas! «elles trahissaient un sexe moins tendre avec une barbe de huit jours»¹². Quelle déception pour M. Gérard! / Il se dirige vers le marché d'esclaves et visite le bazar des femmes. L'épreuve n'est pas favorable: «À voir ces formes malheureuses qu'il faut bien s'avouer humaines, on se reproche philanthropiquement d'avoir pu quelquefois manquer d'égards pour le *singe*, ce parent méconnu que notre orgueil s'obstine à repousser»¹³. (Désormais j'aurai du respect pour le chimpanzé ou la guenon, puisque M. Gérard m'affirme la parenté). / Le marchand lui dévoile une Hottentote d'une carnation cuivrée. – Pouah! – Une Madagascarienne lui tend les bras. – Au diable! – Sarah dévoile pour lui sa longue chevelure. – Bernique! – Toute l'Afrique lui passe sous les yeux sans que M. Gérard jette le mouchoir ou délie seulement les cordons de sa bourse. En vain on lui prodigue les

(5) «L'Écho» imprime «1778». Nous corrigeons.

(6) Voir G. DE NERVAL, *Œuvres complètes*, éd. dirigée par J. GUILLAUME et C. PICHOS, Paris, Gallimard («Bibliothèque de la Pléiade»), t. II, 1984 [abr.: *NPI* II], p. 305 («Revue des Deux Mondes», 1^{er} juillet 1846).

(7) Voir *NPI* II, pp. 275-276 («Revue des Deux Mondes», 1^{er} mai 1846) et 310-311 («Revue des Deux Mondes», 1^{er} juillet 1846).

(8) Voir *NPI* II, p. 315 («Revue des Deux Mondes», 1^{er} juillet 1846). À partir d'ici, toutes les citations sont empruntées à l'article du 1^{er} juillet 1846.

(9) Voir *NPI* II, p. 330. Le mot «européenne» n'est pas en italiques chez Nerval.

(10) En fait, cet épisode intervient avant le passage chez le barbier (voir *NPI* II, pp. 307-309). Chavigny prend de nombreuses libertés avec le récit de Nerval.

(11) Allusion à l'Opéra de Paris.

(12) *NPI* II, p. 308.

(13) *NPI* II, p. 325. Nerval n'avait pas mis «singe» en italiques. Et Chavigny invente qu'une des esclaves s'appelle Sara (ou Sarah) [voir ci-dessous].

formes les plus accentuées, les plus académiques, les plus rond de bosse, les plus jaunes, les plus noires, les plus dorées. – L'illustrateur conserve un froid glacial comme un *muët* du sérail. Il veut son type, il cherche son type, il aura son type, ou bien il reviendra à Paris pour revoir sa loge d'avant-scène et M^{me} Petipa¹⁴. Peut-être qu'il va se décider au voyage des Grandes-Indes et se faire conduire en palanquin à Lahore ou à Séringapatam. L'agaçante société du bazar voyant ses avances perdues et l'air irrésolu du jeune touriste, – cet air profondément imposant, froid et inabordable du gentilhomme parisien –, commence à lui rire au nez. M. Gérard fixe son lorgnon dans l'orbite visuel pour regarder les étoffes de ces dames. Voici comment il traduit cette impression de visite au bazar: «L'on peut s'imaginer combien tous les détails de ma toilette (costume égyptien) frappaient ces âmes ingénues. Il est clair que dans leur pays j'aurais pu gagner ma vie à me faire voir»¹⁵. (M. Gérard aurait-il beaucoup gagné à se faire voir?) / M. de Nerval continue sa relation amusante. / «L'examen ne fut pas long; ces pauvres créatures avaient des airs sauvages, fort curieux sans doute, mais peu séduisants au point de vue de la *cobabitation*»¹⁶. Il est clair que le noble étranger veut éluder la question matrimoniale. / «Décidément, dis-je à mon drogman, je trouve toutes ces teintes trop foncées. – Passons à d'autres nuances. – L'Abyssinienne est donc bien rare sur le marché?»¹⁷ / Que ne le disiez-vous plus tôt, M. Gérard? – Une Abyssinienne, s'il vous plaît? / «Elle manque un peu pour le moment, me dit Abdallah, mais voici la grande caravane de La Mecque qui arrive: elle s'est arrêtée à Berket-el-Hadji pour faire son entrée demain au point du jour.» / Nous sortîmes de cet okel (bazar turc)¹⁸. / Aussi, pourquoi êtes-vous si difficile, mon cher monsieur? Pourquoi cette hésitation injurieuse au beau sexe, car enfin vous ne pouvez affirmer que, parmi toutes ces femmes, il n'y ait dans ce bazar rien qui mérite votre attention, vos écus ou votre mouchoir. On n'est pas plus sultan que vous n'êtes, monsieur. De grâce, un sourire, un écu, un foulard pour cette pauvre Sara, cette belle peau rouge ou cette chair d'ébène. Allah! Allah! – M. de Nerval objecte toujours son profil. – Au diable le profil! Pourquoi nous parler des exigences du cheikh! Votre revue n'a-t-elle rien de mieux à publier que vos fantaisies? Maudit type! chacun ses idées, M. de Nerval aime à publier ses idées. Donc il s'enfuit dans un autre bazar où il trouve enfin son objet. Ce n'est ni une Géorgienne, ni une Constantinoise, ni une Chinoise, ni une Lilliputienne, une Pékinoise, une Tonkinoise, ni une Abyssinienne. – Non, mille fois non: c'est une *Javanaise*, une ardente Javanaise. / «Je poussai un cri d'enthousiasme! Je venais de reconnaître l'œil en amande, la paupière oblique des Javanaises dont j'avais vu les peintures en Hollande. / Comme carnation, cette femme appartenait évidemment à la race jaune. (Belle nuance!) Je ne sais quel goût de l'étrange et de l'imprévu dont je ne pus me défendre, me décida en sa faveur. (M. Gérard ne veut pas avouer qu'il est connaisseur.) Elle était fort belle, du reste, et d'une *solidité de formes* qu'on ne craignait pas de laisser admirer... / Je demandais son nom: Z, t, n, b, répéta Abdallah, avec un grand effort de contraction nasale (Zetneby, c'est un nom qu'il faut éternuer). / Il ne restait plus qu'à parler du prix. On demandait cinq bourses (625 fr.). J'eus l'idée d'offrir seulement quatre bourses; mais en songeant que c'était marchander une femme, *ce sentiment me parut bas*. De plus, Abdallah me fit observer qu'un marchand d'esclaves n'avait jamais deux prix»¹⁹. / Donc, M. Gérard de Nerval est content, le public l'est aussi, de connaître l'opinion du célèbre voyageur sur le beau sexe. / Je me propose de demander à Ibrahim-Pacha²⁰ s'il est de l'avis de M. de Nerval sur le type javanais. / C. Chavigny.

«L'Écho de la littérature et des beaux-arts» n'est pas, à l'évidence, le périodique français le plus célèbre du XIX^e siècle. La revue était publiée par livraisons mensuelles, qui portaient la date du dernier jour du mois. C'est le comte Adrien de Lavalette

(14) Nouvelle allusion à l'Opéra de Paris. Les Petipa étaient une dynastie de danseurs et de maîtres de ballet.

(15) *NP/II*, p. 326. Dans la citation, les mots entre parenthèses constituent un ajout de Chavigny.

(16) *NP/II*, p. 325.

(17) *NP/II*, p. 326.

(18) *NP/II*, pp. 326-327. Les mots entre parenthèses sont de Chavigny, qui supprime en outre la

fin de la réplique d'Abdallah.

(19) *NP/II*, pp. 341-342. Chavigny a pris dans cette citation de nombreuses libertés avec le texte original.

(20) Fils de Méhémet-Ali, lequel s'était fait reconnaître, en 1840, vice-roi héréditaire d'Égypte. Ibrahim-Pacha était en 1846 son successeur désigné, mais il mourut le 9 novembre 1848, avant Méhémet-Ali.

(1814 -?) qui avait fondé «L'Écho», en février 1840. Les bureaux se trouvaient alors situés au 21 de la rue des Petits-Augustins (qui a disparu en 1852 pour faire place à la rue Bonaparte)²¹, et le titre complet de la revue était: «Écho de la littérature et des beaux-arts dans les deux mondes. Revue critique des ouvrages nouveaux». Ce journal parut jusqu'à la fin de 1848. En 1849, il change de titre et devient la «Revue de la littérature et des beaux-arts», mais disparaît rapidement. Adrien de Lavalette ne faisait plus alors partie de la rédaction: il se consacrait à d'autres projets, comme la fondation de «L'Assemblée nationale», journal créé le 1^{er} mars 1848 et qui fit une guerre acharnée à la république et aux républicains.

L'Écho se donne pour une «revue critique»: chaque livraison rassemble en effet une série de comptes rendus d'ouvrages récents. Les rédacteurs ne se limitent pas au domaine français. Toutes les cultures européennes sont évoquées, et même parfois les arts et la littérature d'Extrême-Orient. La question des «ouvrages récents» appelle une petite précision: on aura remarqué que, dans le cas des *Femmes du Caire*, la recension de Chavigny porte sur un récit qui n'existe pas encore sous forme de volume. Ce n'est pas exceptionnel. On note aussi que *Les Mystères de Paris* font l'objet d'un compte rendu (en juillet 1842), alors que le roman de Sue est encore en cours de publication dans «Le Constitutionnel». Même observation pour les *Mémoires d'Outre-Tombe*, qui sont analysées en décembre 1848: leur publication en feuilleton dans «La Presse» est pourtant à cette date loin d'être terminée.

Adrien de Lavalette a rapidement trouvé un adjoint et rédacteur en chef en la personne d'Ernest de Belenet, qui sera lui-même épaulé ensuite par A. Dugrivet et Charles Villagre. Parmi les collaborateurs du journal, on compte quelques noms connus des nervaliens: ainsi Pierre Chevalier, alias Pitre-Chevalier (1813-1863) – ce journaliste prolifique a déjà été cité – ou Armand Barthet (1820-1874), également collaborateur de «L'Artiste» et même un temps secrétaire d'Arsène Houssaye (Barthet est aussi l'auteur d'une pièce antiquisante, *Le Moineau de Lesbie*, représentée en mars 1849 au Théâtre-Français, avec M^{lle} Rachel). De surcroît, on rencontre dans les pages de «L'Écho», en 1844 et en 1845, la signature «A. Fleury», qui pourrait renvoyer à Arthus Fleury, lequel termina et publia après la mort de Gérard une pièce de jeunesse de notre auteur, *Le Nouveau Genre ou le Café d'un théâtre*²².

Des littérateurs connus ont prêté leur plume à «L'Écho»: Paul Foucher (1810-1875) et Alfred Asseline (1823-1890), respectivement beau-frère et cousin par alliance de Victor Hugo, Henri de Bornier (1825-1901; originaire de Lunel, il laissa des ouvrages dramatiques et travailla dans les bibliothèques), Charles Narrey (1825-1895; il était à l'aube d'une intéressante carrière au théâtre), Alphonse de Calonne (1818-1902; il deviendra en 1855 le propriétaire de la «Revue contemporaine» et sera, à ce titre, un correspondant de Baudelaire), Hortense Allart de Méritens (1801-1879; elle est moins connue pour ses travaux propres que pour sa liaison avec Chateaubriand et pour la correspondance qu'elle entretenait, de 1841 à 1848, avec Sainte-Beuve), Alfred de Martonne (1820-1836; né au Havre, futur archiviste de la Mayenne, il a laissé des recueils poétiques et des ouvrages d'histoire locale), Antony Méray (1817 -?; auteur de plusieurs romans et d'ouvrages d'histoire), Félix de Latrade, alias Frédéric Lock (1813-1876; il fut aussi journaliste au «Temps» et continuera l'*Histoire des Français* de Théodore Lavallée après la mort de celui-ci, en 1865), ou encore Alfred des Essarts (1811-1893; bibliothécaire et auteur d'un grand nombre d'ouvrages de tous genres,

(21) En 1844, les bureaux de «L'Écho» seront transférés rue des Beaux-Arts, 4.

(22) Voir G. de Nerval, *Œuvres complètes*, éd.

citée, t. I, 1989, pp. 208-237, et la notice de J.-L. STEINMETZ, pp. 1538-1545.

– pièces de théâtre, romans, recueils poétiques, récits historiques, traités destinés à l'enseignement, etc.).

D'autres signatures, plus mystérieuses, figurent aussi en nombre dans «L'Écho» : elles appartiennent à des journalistes qui n'ont laissé aucune trace dans les répertoires ni dans le Catalogue des Imprimés de la BnF. Adrien de Lavalette et ses rédacteurs en chef s'entouraient sans doute de jeunes loups ambitieux : certains étaient sur le point d'accomplir une carrière honorable, comme Henri de Bornier, Alfred de Martonne ou Charles Narrey, mais la plupart d'entre eux n'ont pas réussi à s'extraire de l'anonymat. Cet anonymat est notamment resté le lot du rédacteur qui signe en septembre 1846 la recension des *Femmes du Caire*. La signature «C. Chavigny» apparaît pour la première fois dans «L'Écho» au mois d'octobre 1845. On la rencontre régulièrement ensuite²³, sous des formes variables : «Chavigny», «Ch. Chavigny», «L. C. Chavigny» ou encore «L.-C. Chavigny» (ces deux dernières occurrences figurant dans des numéros de 1848). Aucune de ces signatures ne correspond exactement à un «Chavigny» du Catalogue de la BNF, où on note par exemple la présence d'un, ou d'une, «M.-L. Chavigny», dont on ne sait rien, au demeurant, sinon qu'il, ou elle, a publié en 1855 un drame (*Rosamonde*, Paris, Willermy) qui ne semble jamais avoir été représenté. Il n'est pas impossible non plus que la signature «Chavigny» soit dans «L'Écho» un pseudonyme, mais on ne le trouve nulle part répertorié comme tel.

Si l'on s'avise de s'intéresser de plus près au contenu de l'ensemble des numéros de *L'Écho*, la lecture ne laisse pas d'être instructive. Ainsi, dans le domaine de la littérature française, le journal ne cache pas ses préférences, peu surprenantes d'ailleurs au sein d'une rédaction où figurent Paul Foucher et Alfred Asseline : «L'Écho» ne manque jamais, quand l'occasion se présente, de soutenir avec ferveur les entreprises, la carrière et les idées de Victor Hugo. Témoin de ce hugolisme, ou de ce hugolâtrisme, dès le numéro de mai 1840, l'article d'Adrien de Lavalette lui-même sur le recueil *Les Rayons et les ombres*, – article dans lequel l'auteur est salué comme un génie et comme le premier des poètes. En décembre 1840, «C. V.» (Charles Villagre) évoque chaleureusement l'élection de Hugo à l'Académie Française et note : «[...] c'est, sans contredit, un des plus importants événements littéraires qui aient eu lieu depuis longtemps». Suit, en mai 1841, un article sur la réception de Hugo au quai de Conti. Quelques années plus tard, en janvier 1845, Alfred Asseline prend la plume pour évoquer le discours prononcé par Hugo à l'Académie française lors de la réception de Saint-Marc Girardin ; à la fin de l'article, appel est fait pour que l'auteur d'*Hernani* se voie ouvrir les portes de la Chambre des Pairs, après avoir «été porté à la pairie par la presse entière». Au mois de mars suivant, nouvel article sur l'Académie française, par «A. Fleury» : il s'agissait cette fois de faire le compte rendu de la réception de Sainte-Beuve et, à nouveau, du discours d'accueil de Hugo ; Fleury note que tout oppose les deux écrivains et, entamant un procès qui paraît devoir beaucoup aux reproches que Hugo lui-même avait faits au début des années 1830 à l'auteur de *Volupté*, le journaliste indique qu'il manque à Sainte-Beuve une volonté ferme, une foi inébranlable, une pensée constante ; celui-ci est accusé de flotter entre deux systèmes et d'être partout regardé comme un renégat ; sont évoquées ensuite sa nature perfide, câline, et même sa conduite «retorse, sinieuse, enveloppée, et mystérieuse» ; en face de Sainte-Beuve, par contre – et toujours si l'on suit les dires de Fleury –, Hugo se montre digne, loyal, et se venge du mal qu'on lui a fait par la générosité. En

(23) En 1846, il publie, outre le compte rendu des *Femmes du Caire*, une série d'articles consacrés au *Comte de Monte-Cristo* de Dumas. Chavigny est

également l'auteur de nombreux articles sur les théâtres.

mai 1845, le même Fleury salue la publication de la deuxième édition du *Rhin* et voit dans cet ouvrage l'œuvre d'un penseur, d'un «merveilleux orateur», d'un «poète en quête d'images»; *Le Rhin* est par surcroît un «volume d'histoire, histoire où les faits abondent, où les rapprochements instruisent, où chaque observation est une conclusion.» Dans le numéro suivant, une «Lettre sur M. Victor Hugo», par Alfred Asseline, réplique à des articles de la *Revue de Paris* qui avaient mis en doute les compétences de l'auteur de *Lucrece Borgia* en matière politique. Enfin, au mois de juillet 1847, la «Chronique des théâtres» de «C. Chavigny» s'en prend à Janin pour avoir, en 1829, parodié dans *L'Âne mort et la femme guillotinée* le romanesque hugolien et trahi ainsi la cause du romantisme.

Le hugolisme militant des rédacteurs de «L'Écho», et particulièrement de Chavigny, n'est pas sans lien avec le jugement qui est porté par celui-ci, le 30 septembre 1846, sur *Les Femmes du Caire* de Gérard de Nerval. On aura noté que ce jugement n'est pas des plus favorables. En fait, Chavigny reproche à Nerval de prendre inutilement le temps de ses lecteurs en les entretenant de soucis et d'activités futiles: les problèmes matrimoniaux rencontrés par le voyageur au Caire, ainsi que la recherche d'une esclave, ne constitueraient qu'un prétexte pour mettre en scène telle ou telle des lubies de l'auteur, comme celle qui concerne les profils, ou les types, féminins. Il est patent que, du point de vue de Chavigny, un récit de voyage, en Égypte ou ailleurs, appelle des considérations dérivant vers des sujets plus essentiels, de nature politique, littéraire, métaphysique ou religieux.

C'est, assurément, en suivant les mêmes *a priori* qu'Ernest de Belenet, rédacteur en chef de «L'Écho», avait réservé un accueil plus hostile encore, en mars 1846, à la publication du volume *Zigzags* (1845), où Théophile Gautier avait réuni un certain nombre de ses récits de voyage, en Belgique et à Londres notamment. Dans ce recueil, Belenet avait stigmatisé la présence d'«interminables descriptions et divagations», le déficit de pensée, le badinage, la futilité des observations et impressions de voyage de Gautier. Un passage du compte rendu du séjour en Belgique de 1836, où se trouvait précisément cité Nerval (sous le masque de «Fritz»), était même allégué par le rédacteur en chef de «L'Écho» pour étayer sa condamnation de l'inintérêt de *Zigzags*²⁴.

Autre parallèle significatif: la confrontation entre le traitement réservé aux *Femmes du Caire*, d'une part, et de l'autre l'article élogieux que – nous l'avons noté – «A. Fleury» consacra, un an plus tôt, à la deuxième édition du *Rhin*. La lecture de la préface de l'ouvrage de Hugo est au demeurant tout à fait éclairante sur ce que *devait* être, aux yeux de certains, un récit de voyage. La mission de l'écrivain, s'il voyage, c'est de se confronter aux grands problèmes qui agitent l'humanité et de rapporter des «pensée[s] immédiatement utile[s] à son pays»²⁵. Certes, le récit du voyage de Hugo s'ouvre inévitablement au compte rendu de préoccupations quotidiennes (manger, dormir, se déplacer, ...), d'impressions, de souvenirs, de rencontres de hasard, etc., qui s'y trouvent déposés comme dans un journal, mais l'auteur tient à préciser d'emblée qu'il n'a pris l'initiative de publier les lettres qui composent le volume qu'après avoir observé que le Rhin était devenu, en France, l'objet d'importantes controverses publiques: le Rhin «infailliblement, un jour, bientôt peut-être, [...] sera la question

(24) Voici ce passage de *Zigzags*, cité dans «L'Écho»: «Fritz, qui est un jeune homme bien élevé, prétendant qu'il ne faut pas être malhonnête même avec les astres, ôte très gracieusement son chapeau, salue le soleil et lui dit: bonne nuit, mon vieux, à demain». On sait que Nerval a accompagné Gautier en Belgique, en juillet 1836. Dans la relation de ce voyage qu'il publia à la fin de la même

année (*La Chronique de Paris*), Nerval est appelé «G.». «G.» se transforme en «Fritz» lors de la reprise de ces souvenirs, en 1845, dans *Zigzags*, puis en 1852, dans *Caprices et zigzags*.

(25) V. HUGO, *Œuvres complètes. Voyages*, éd. C. GÉLY, Paris, Robert Laffont, 1987, p. 4 (*Le Rhin*, «Préface de janvier 1842»).

flagrante du continent»²⁶. D'où la nécessité d'entendre, en pareille matière, la parole de l'écrivain.

Par contraste, Chavigny ne cache pas sa réprobation vis-à-vis de la «gratuité» des impressions nervaliennes, lesquelles se limitent à l'exposé de petits tracas de la vie de tous les jours et montrent un narrateur entièrement soumis au train-train des habitudes parisiennes: ainsi, au bazar des esclaves, il semble juger l'apparence physique des femmes qu'il a sous les yeux avec ses critères de familier de l'Opéra de Paris. Pourquoi donc est-il parti? De surcroît, son récit n'évoque aucune des questions philosophiques, historiques ou politiques qu'un voyage en Égypte devrait amener sur le tapis. Il est significatif, à cet égard, que l'article de septembre 1846 contienne, à deux reprises, le mot «fantaisie», notamment pour désigner le récit nervalien lui-même («Votre revue [la «Revue des Deux Mondes»] n'a-t-elle rien de mieux à publier que vos fantaisies?»). À l'époque, on rencontrait souvent ce terme, sous lequel se regroupaient précisément un certain nombre d'opposants à l'esthétique prônée par Victor Hugo. Un journaliste verra plus tard dans la fantaisie «un ferment d'opposition au spiritualisme de l'art»²⁷. Les fantaisistes voulaient émanciper la littérature des préoccupations religieuses ou humanitaires, qui selon eux la dénaturent, en finir avec l'*hyperbole* romantique et rétablir le lien entre l'art et la vie quotidienne des gens du «moyen état». Le fantaisiste s'applique à ce que l'œuvre donne à connaître les caractères du tempérament de l'auteur plutôt que le fruit de ses réflexions morales, philosophiques et politiques. Le fantaisiste se dévoile, de façon privilégiée, lorsqu'il voyage. Il aime ainsi à rendre compte de ses flâneries, de ses déambulations au hasard, de ses itinéraires excentriques ou zigzagants; il se méfie des guides de voyage et des itinéraires établis, se détourne ostensiblement des sujets d'intérêt du plus grand nombre, affiche les mêmes préoccupations que s'il était resté chez lui et consacre ses soins à faire ressentir aux lecteurs sa perception singulière du monde; il abandonne enfin les questions générales aux essais de politique et de morale.

De ce point de vue, *Les Femmes du Caire*, où la représentation de la vie quotidienne au Caire prend effectivement le pas sur toute autre considération relative à l'Égypte, ne pouvaient que susciter l'hostilité des hugoliens. Chavigny désavouait la fantaisie nervalienne, tout comme Belenet avait condamné un peu plus tôt la manifestation du même parti pris dans les *Zigzags* de Gautier. Quelques années auparavant, Stendhal – le parrain des fantaisistes en France – avait essuyé des reproches analogues sur la futilité prétendue de ses impressions de voyage quand avaient paru ses *Mémoires d'un touriste* (1838). Et l'article de Chavigny nous informe en outre que Balzac – dont Nerval serait le disciple²⁸ – était associé par les hugoliens aux fantaisistes. Avouons que Gérard, un rien maltraité par le journaliste de «L'Écho», a pu trouver une consolation de se voir en si bonne compagnie.

MICHEL BRIX

(26) *Ibid.*, pp. 3-4.

(27) Voir l'article d'Alfred Crampon dans la «Revue des Deux Mondes» du 1^{er} novembre 1852.

(28) Chavigny suggère que Gérard aurait em-

prunté l'inspiration et jusqu'au sous-titre de son récit (*Scènes de la vie égyptienne*) à Balzac, auteur de *Scènes de la vie privée*.